

Patrick Coudreau

# Maître des eaux

  
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris  
ou  
[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-35887-592-9

© SL Publications, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1

Mathias Grewicz enrage. L'inondation a tué des bêtes, détruit des cabanons dans les jardins en contrebas du village, endommagé une poignée de maisons, mais pas un seul habitant n'y a laissé sa peau. Ce n'est pas ce qu'il a demandé au ciel lorsqu'il lui a parlé l'autre soir. Non, il lui a dit : « Raye Brissole de la carte et tous les salopards qui y vivent bien au chaud. Épargne seulement ceux qui ne sont pour rien dans ce qui s'est passé. » Il était certain d'avoir été entendu, puisqu'à ce moment-là le vent s'est levé et a soufflé de plus en plus fort. Sa manière à lui d'acquiescer. Mathias le connaît, depuis le temps. Pendant des années, il a partagé ses humeurs, ses colères, ses jeux de gosse. C'était lorsqu'il allait de ville en ville à travers le pays, empruntant des chemins sinueux, s'enfonçant dans des bois touffus, comme une bête qui essaie d'échapper aux chasseurs. Aujourd'hui, ils sont là. Il les

voit s'approcher, leurs silhouettes grandissent. «Grévice, on va te faire la peau!» «Tu peux te planquer, on finira bien par te mettre la main dessus!» Des rires fusent, puis les menaces reprennent: «Nom de Dieu de Grévice! C'est à cause de toi, on le sait, que toute cette eau a ravagé le village cette nuit! T'as intérêt à bien te cacher, parce qu'on va pas te louper, sale bête!» Démon, Barbaque, ou encore rat crevé: voilà les insultes auxquelles Mathias a eu droit dès le lendemain de son arrivée à Brissole, sans parler de son nom que l'on a tordu en Grévice, ou bien encore Grévisse, lequel a glissé vers Écrevisse.

Quoi! Mathias Grewicz osait remettre les pieds à Brissole? Qu'est-ce qu'il voulait? Prendre la succession de son salopard de père peut-être? Élever des chèvres, des vaches d'une race remise au goût du jour, des chevaux peut-être, ou bien encore des bisons, en inventant au passage une méthode moderne – autant dire déloyale – pour concurrencer ceux qui travaillent de manière honnête. Allez savoir avec pareil revenant! Faut croire qu'il n'avait pas compris la leçon qu'on avait donnée à sa famille. Ç'avait été une belle raclée, pourtant! On pouvait pas plus belle – enfin, façon de parler – mais ils l'avaient bien cherchée. Ce qu'ils avaient fait, c'était pas pardonnable, fallait vraiment être un Grewicz pour ça. Une sale race, une engeance maudite, ni plus ni moins. C'était il y a combien de temps au juste? Quinze

ans, peut-être plus, vingt. Oui, c'est ça, vingt ans et une poignée de mois.

Il s'en était tiré, mais cette fois on ne va pas le rater, le fils Grewicz. On est en avril, le mois idéal pour reprendre les choses en main, sceller les sorts. Il n'avait pas dû comprendre à l'époque – quel âge il avait, onze, douze ans? – qu'à Brissole, il n'y avait pas de place pour les gens d'ailleurs, les étrangers et tous ceux qui leur ressemblent, immigrants et compagne. On l'a vu renifler du côté où il vivait avec ses parents et le vieux, l'ancêtre, qui rôdait toujours où il ne fallait pas, l'oreille traînante et bonne rapporteuse. Parole, il veut remettre ça, y a pas de doute.

On va lui faire payer son audace, lui faire ravalier ses projets, au Grévice-Écrevisse, au Grévice tourneur, là. C'est Marie Talente qui a tiré la sonnette d'alarme quand elle les a vus arriver, les Grewicz; elle s'y connaît en tordus et faux voyants de toutes les couleurs. Avec ses pouvoirs maléfiques, il a cru pouvoir faire disparaître Brissole sous les eaux, mais le ciel, le vrai, celui où officie le bon Dieu, pas le diable comme celui que fréquente Grévisse, ne l'a pas entendu de cette oreille. Ça a dû s'empoigner, là-haut, pour décider des choses. Les dégâts, on va s'en remettre, et en un tournemain. Mais lui, le Mathias, il ne s'en relèvera pas. On va en finir une fois pour toutes avec cette famille d'orties et d'épineux ou ce qu'il en reste, c'est-à-dire lui,

Écrevisse. On va le truffer de plomb, le saigner à blanc et jeter sa carcasse aux charognards ! Et y aura pas grand monde à s'en plaindre, sauf, peut-être, les deux walkyries à qui ce jeanfoudre a déjà réussi à écarter les cuisses (elles ne perdent rien pour attendre, les garces, un jour la vengeance leur tombera dessus à elles aussi). Avec sa balafre qui lui court sur la tempe droite, il a pourtant de quoi faire plus peur qu'autre chose. Mais y a des bonnes femmes que ça n'arrête pas, au contraire. Ça n'aura pas duré longtemps, deux petits mois à peine, pendant lesquels on lui a pas fait de cadeaux. À commencer par les gamins qui, en bons petits patriotes à qui on a tout de suite expliqué la situation, lui ont balancé des pierres. Il s'en est pris une sur la pommette droite, une fois. Juste sous la balafre. Ce qui lui en a dessiné une deuxième. Parce que vous pensez bien qu'on allait pas le soigner. Il a dû se démerder tout seul.

Les gendarmes ? Ils n'ont rien vu, rien dit. Lorsque la brigade a été renouvelée il y a trois ans, ils ont vite compris qu'ici mieux vaut ne pas trop se mêler des affaires enfouies sous la terre et la caillasse, auxquelles on ne comprend pas grand-chose, qui remontent à loin parfois, et qui ressortent un beau matin pas beau, comme ça, sans même que la pluie ait remué le terrain. Ce Grewicz, là, un curieux type, un vagabond qui a grandi ici à ce qu'on leur a dit et qui a disparu après une sale histoire,

il est plus prudent de s'en tenir à distance. Pour sûr on le voit déambuler avec des regards à droite à gauche et des airs de ne pas être sûr de lui – ou trop sûr peut-être. De là à lui mettre sur le dos l'inondation qui a secoué la commune en pleine nuit, c'est un peu fort. Pour preuve, personne n'a porté plainte contre ce revenant. « On ne fait rien, mon capitaine ? », a interrogé le brigadier Desrozes. « Rien. On ne bouge pas », a ordonné le maréchal des logis-chef Plaimpied.

« On arrive, Barbaque! Prépare-toi à en baver! » « On va te recoudre la gueule à notre manière, tu vas voir! » « Tu le regretteras pas! » Rires, poings levés. Des mains brandissent des carabines, d'autres un bâton, d'autres encore une pioche ou une fourche. « On est au Moyen Âge, halète Mathias, une vraie jacquerie, ma parole. Si ces salopards me rattrapent, ils vont me dépecer. » Le sac sur son dos lui pèse, mais impossible de s'en défaire: il contient le peu qu'il possède. Le ciel ne lui a pas accordé la faveur qu'il lui demandait. Il en veut à la Tournèze, la rivière qui traverse le village, qui n'a fait son travail qu'à moitié, à croire qu'elle est du côté de ces chacals. Du temps où il y jouait, elle lui souriait pourtant, l'aimait bien, une complicité s'était nouée entre eux. Elle ne lui a sans doute pas pardonné d'être parti, de l'avoir abandonné. Il n'avait pas le choix, il se serait bien passé

de partir comme un voleur. Sauf qu'un voleur, ça ne s'enfuit pas les larmes aux yeux et en criant, avec de sales images dans la tête. À son retour, sa première visite avait été pour elle. Elle avait fait celle qui ne le reconnaissait pas. « C'est moi, Mathias Grewicz. Je suis de retour. Ne me dis que tu ne te souviens pas de moi... » L'eau se souvenait, bien sûr, mais elle n'avait pas bronché, continuant son chemin entre les algues filamenteuses, les lentilles d'eau et les élodées. Ce grand costaud qu'il était devenu pouvait lui raconter ce qu'il voulait, il pouvait lui faire les yeux doux – des yeux de couleurs différentes, l'un très bleu, l'autre gris-vert –, il perdait son temps. Même la nature se bouchait les yeux et les oreilles, se retournait contre lui.

S'il parvient à gagner le bois des Milaudes, frais et profond, et mieux encore à atteindre les ruines du château du même nom, capables encore d'abriter quelqu'un, il est sauvé. Mathias rassemble ses forces, tire sur ses muscles, ses jambes rétives (il est loin le temps où il était capable de boucler trente à quarante kilomètres dans une journée, ces derniers mois déjà il faiblissait). Les sapins se rapprochent, à ses trousses les autres semblent perdre du terrain, il reprend confiance. Soudain, un coup de feu retentit dont l'écho n'en finit pas : Mathias chancelle en grimaçant. Le plomb lui a traversé le bras droit, en plein biceps. Derrière, des cris de victoire : « On l'a eu ! On

l'a eu! Il est cuit!» Surtout, ne pas s'arrêter, oublier la douleur, la faire taire, ne pas prêter attention au sang qui macule les carreaux de sa chemise. Continuer. Aller plus vite. À travers les hautes herbes, le sentier grimpe, têtue. Mathias s'y accroche, lui demande de l'aider. «Donne-moi la force. Fais que ces mecs, là, derrière, perdent pied. Lance-leur des pierres, provoque des éboulis, je t'en conjure.»

Pas d'éboulements, de glissements de terre mélangée à la caillasse. Mais tout à coup, de bleu parsemé de nuages blancs le ciel vire au sombre et commence à larguer en salves drues une pluie oblique, serrée, lourde, qui très vite gomme le paysage, efface la distance entre les chasseurs et leur proie.

Voilà les pins, les sapins, les chênes verts, quelques genévriers qui oscillent sous la pluie rendue plus ardente encore par le vent qui a sonné la charge. Mathias slalome entre les troncs dont l'écorce brille, les haies de fougères s'écartent sur son passage, des branches tombées sur le sol détrempé se relèvent afin de ne pas gêner la progression de celui qui les frôle, le souffle saccadé, moitié titubant moitié grommelant. Un aboiement. Les chasseurs n'ont pas renoncé, ou du moins ils ont libéré leurs chiens qui, dans un premier temps, vont faire le travail à leur place. Mathias avise un amas de branchages au pied d'une grappe de sapins aux troncs collés les uns aux autres, pris

d'assaut par la mousse et une colonie de champignons. Une sorte de hutte bâtie par la nature elle-même, coup de vent après coup de vent, patinée par les pluies. Il s'y glisse, le visage dégoulinant de sueur, mèches plaquées sur le front, se laisse tomber sur le sol que jonchent des pommes de pin, des herbes et des fougères qui pourrissent. Sa blessure le brûle. Il est épuisé. Il faut qu'il dorme. Pourvu que ces sauvages fassent demi-tour, découragés par la pluie, sachant que ce n'est que partie remise. Au moins pourra-t-il gagner du temps.

Il tend l'oreille. Il lui semble que les chasseurs ont renoncé. Soudain un chien se pointe. Un épagneul français. La truffe luisante s'immisce entre les branchages noircis par l'humidité. Le regard pénètre celui de l'homme caché là-dessous. Mathias tente le tout pour le tout.

« Bonne bête, n'aboie pas, surtout n'aboie pas, je t'en prie, retourne d'où tu viens... »

L'animal lâche un bref gémissement et recule.

« C'est ça, ma bête, c'est bien. Va, et ne dis rien à ton maître. »

Un autre aboiement, un peu plus loin sur la gauche. Mathias frémit. Il est parvenu à amadouer l'épagneul, mais la chance risque de ne pas lui sourire une deuxième fois. Le découragement, la douleur l'accablent, lui arrachent des larmes. Il ferme les yeux, les poings, attend l'ennemi. Il rouvre les yeux, le paysage est flou.

L'autre chien a levé un lièvre, ou un tétras. L'épagneul le rejoint, ventre à terre, en aboyant tout ce qu'il peut. Mathias redoute l'arrivée de ses poursuivants qui n'ont pas rebroussé chemin. Il perçoit des voix, des appels à faire demi-tour. Les jappements s'éloignent, la pluie redouble. Enfin! « Saleté de temps!.. On reviendra, Barbaque. Le ciel est de ton côté, mais le soleil revient toujours après la pluie. Tu sais ça comme nous hein! Alors... et alors on te débusquera comme le rat que tu es, quitte à mettre le feu à la forêt, t'entends?... Reprends des forces en attendant. Et cherche pas à te barrer de ton piège, on a vu du sang figure-toi. Avec ce que t'as dû prendre dans le coffre, t'iras pas loin! »

Ils peuvent bien aboyer pire que leurs chiens, ricaner et vociférer pire qu'une meute de palefreniers ou de marchands de bestiaux, Mathias ne les entend plus. Au-dessus du faîtage de la hutte, le ciel a chaviré.

## 2

À présent la pluie a cessé, le ciel s'est entrouvert pour laisser place au soleil. De quoi sécher les troncs, les feuillages, les fougères au pied desquels Mathias, qui a sombré dans un sommeil agité, se réveille peu à peu. La blessure à son bras le lance aussitôt. Il écarquille les yeux. Sous la chemise déchirée, la plaie est profonde, et suffisamment large pour apercevoir le plomb qu'un de ces lâches lui a logé dans le gras du muscle. Pas le choix : il faut l'extraire, puis faire un pansement qui vaudra ce qu'il vaudra. Mathias extirpe de son sac son couteau et le briquet qui, même s'il n'a jamais fumé, ne le quitte pas et fait partie de son matériel de survie. Il saisit la flasque d'alcool de prune et en boit une rasade, passe la lame dans la petite flamme jaune et bleue, puis la glisse dans la plaie où le sang a bruni. En grimaçant, il la fait aller, creuse – « attrape ce fichu plomb, déloge-le de là ». Lorsque

l'acier rencontre l'intrus, Mathias ne peut retenir un gémissement. Mais pas de question de flancher maintenant. Nouvelle rasade, plus longue cette fois. La sueur perle à son front, s'évacue dans son cou. Le couteau fait son travail, c'est un bon élève. Il connaît bien sa leçon, il a déjà eu l'occasion de le prouver.

C'était il y a longtemps, Mathias s'était blessé à la cuisse droite avec du fil barbelé, un bout de ferraille rouillé avait lacéré la chair sur plusieurs centimètres avant de se casser et de s'infiltrer dans la déchirure. Mathias avait dû reprendre sa marche avec une branche pour béquille. Un pharmacien compréhensif l'avait soigné. Aujourd'hui, pas d'âme charitable, il imagine la tête des deux pharmaciens de Brissole s'il débarquait chez eux ! Le docteur Blet le soignerait, lui ; le père avait toujours éprouvé de l'estime pour la famille Grewicz, débarquée de loin, alors pourquoi pas le fils. Mais Mathias ne se voit pas redescendre au village, même à la nuit tombée : cette fois la meute ne le louperait pas.

Il lui faut se débrouiller seul. Heureusement la lame est têtue. Elle a repéré le plomb et la voilà qui, d'un coup, l'extirpe de la chair et l'expédie contre un tronc sur lequel il rebondit avant de se perdre parmi les fougères. L'alcool de prune n'est pas pour le gosier, mais pour la plaie. Cela brûle plus sûrement que tout autre désinfectant. Mathias improvise un bandage avec un mouchoir. Il grimace, mais

la tête lui tourne moins que tout à l'heure, et le soleil lui réchauffe les os, commence à sécher ses vêtements.

Cela devrait aller mieux. De quoi pouvoir quitter cet abri incertain en prévision d'une nouvelle traque. Il n'est que trois heures de l'après-midi, Mathias sait qu'une fois la digestion achevée et l'estomac rempli, les chasseurs vont remonter à l'assaut. Brouiller les pistes, voilà ce qu'il faut faire : conduire les soudards vers les ruines du château, laisser quelques traces de sang sur les pierres et la terre, accrocher à un épineux quelques centimètres carrés de tissu arrachés à son ourlet de pantalon, fouler l'herbe alentour, et disparaître ; se poster plus loin, sur les hauteurs, pour observer leur manège et la stratégie adoptée. Ce qu'il craint surtout, ce sont les chiens, dont certains sont des molosses prêts à tout dès lors qu'ils sont aiguillonnés par leurs maîtres. À une époque, il savait les amadouer tous, sans exception, du roquet le plus teigneux au dogue le plus impressionnant. Mais, il ignore pourquoi, il a perdu son pouvoir. Il n'a toutefois pas dit son dernier mot, il ne s'avoue pas vaincu. Parfois, dans le feu de l'action, sous le coup d'une émotion ou d'une urgence, le don semble lui revenir.

Tandis qu'il se hâte vers les hauteurs de la motte féodale, il se rappelle ce que lui avait enseigné son grand-père, Ladislas Grewicz, n'avait pas son pareil pour communiquer avec la nature. Ainsi, au début de leur installation au lieu-dit

« Les Haies », à la lisière du village, il avait fallu dompter le petit ruisseau qui dessinait un bras à la Tournèze, afin que le troupeau puisse boire. L'eau on ne peut plus naturelle dégringolait d'une des trois collines qu'on avait baptisées « collines des cornes » à cause de leur forme pyramidale et effilée, tel un attribut de bovin. Ce fichu ru ne voulait rien savoir, il continuait sur sa lancée à travers champs, pareil à un gamin buté, colérique, qui s'obstine à dire non à tout. Les travaux n'ayant rien donné – le maire, du reste, ne voyait pas d'un bon œil au nom de quoi les Grewicz se permettaient de vouloir détourner le Tercelet, l'idée n'avait jamais traversé l'esprit d'aucun Brissolien –, grand-père Ladislas s'était rendu un soir, à la nuit tombante, au bord du cours d'eau. Mathias l'avait suivi discrètement et, même si le vieil homme s'était aperçu de sa présence, il ne lui avait pas demandé de rebrousser chemin.

Ce que le petit Mathias avait vu alors, il ne l'oublierait pas de sitôt. Ladislas Grewicz s'était accroupi et avait commencé à parler au ruisseau avec des mots chuintant comme l'eau, des mots magiques dans une langue étrange que l'enfant avait du mal à comprendre. Ils composaient une sorte de chant, une incantation et, pendant que les paroles caracolaient, cailloux portés par le courant, l'homme maintenait ses mains au-dessus du Tercelet. À un moment, Mathias n'avait plus entendu l'eau.

S'approchant, il avait remarqué que peu à peu elle cessait de couler, n'apparaissant plus dans le sillon qui constituait son lit que par endroits, sous forme de flaques et de brefs rejets intermittents qui rappelaient ceux d'un geyser. Le ruisseau avait été étranglé, ligaturé. Le vieil homme avait alors de nouveau usé de mots secrets mêlés à des onomatopées ; il avait encore égrené quelques paroles en forme de prière, puisées cette fois, Mathias les avait reconnues, dans le Talmud. Deux minutes plus tard, il baissait les bras, s'écartant pour laisser passer l'eau qui, détournée de son cours naturel, avait creusé un nouveau chemin à travers les pâturages, en direction de l'exploitation. Devant l'air abasourdi de son petit-fils, Ladislas Grewicz avait ri.

« Retiens ce que tu as vu et entendu, cela t'aiderait dans les situations difficiles. Tu n'as pas compris tous les mots, mais je te les expliquerai, et je t'enseignerai d'autres choses. »

Tous deux avaient regagné la maison déjà endormie.

Quelques jours plus tard, le vieil homme entreprenait de confier à Mathias quelques-uns de ses « secrets » pour défier les dangers, apprivoiser la nature, « pas la mort, c'est impossible, mais au moins essayer de faire en sorte que la vie gagne le plus souvent possible. » Au moment de quitter les siens, il lui avait remis un carnet de cuir brun, élimé, contenant des « règles », avait-il dit, des

formules et des gestes à assimiler. « Ton père n'a jamais su les apprendre et les mettre en pratique, c'est bien dommage », avait-il soufflé entre deux grimaces provoquées par la douleur,

Mathias n'avait pas réussi à reproduire avec la Tournèze ce que son grand-père avait fait avec le Tercelet. À la vue des lieux où s'était produit le drame, sous le coup de la douleur, ses savoirs lui avaient peut-être fait faux bond, ou peut-être l'avaient-ils servi de travers. Il recommencerait, et cette fois il réussirait.

Pour le moment, il lui faut prendre de l'avance sur la horde menée par Préret, le maire au ventre en forme d'outre. Mathias a reconnu sa voix ; régulièrement, pendant toutes ces années, comme un corps refait surface elle a remonté le temps pour lui marteler les tempes. Il y a avec lui Bernoux, l'ancien menuisier ; Lanquère, dit Fivaire, diminutif de Ferroviaire, un cheminot à la retraite – lui aussi a eu droit à un sobriquet, comme Écrevisse, mais attention, pas de comparaison possible, en ce qui le concerne c'est une manière de lui taper sur l'épaule, il est du cru, lui, il ne vient pas d'ailleurs, il n'est pas un errant, un « migrant ». Se sont joints à eux trois bons à rien toujours prêts à faire feu sur la première bête aux abois, et sur quelqu'un si nécessaire (regardez Grévisse ! Si c'est pas une bête aux abois, qu'est-ce que c'est ?!)

Il y a Belmond qui tient l'armurerie du bourg, un amoureux des armes, un vrai de vrai, qui doit dormir avec une carabine ou un revolver dans ses draps à défaut d'avoir pu y glisser une femme ; à chaque mot qu'il prononce, Fivaire approuve d'un hochement imbécile de la tête, en admirant son mentor, comme s'il avait fait le tour du monde à dos d'âne. Vient ensuite Soulange, le boucher, qui n'a jamais pu supporter les Grewicz qu'il découperait volontiers, n'avait-il pas hésité à affirmer un jour, puis Lotrain, un violent, moitié ouvrier agricole moitié baratineur, qui ne vivait pas à Brissole à l'époque où les choses se sont passées, mais à qui cette chasse à l'homme aiguise les sens. Un peloton, une bande de crânes vides, percés, d'idiots atteints de méchanceté aiguë, à l'esprit de vengeance ou de revanche, capables de partir à l'attaque sans savoir pourquoi.

Lorsqu'ils avaient croisé le premier jour de son retour un Mathias raide comme un poteau et au pas trop tranquille, sacrément costaud il faut bien le dire, avec un sourire en coin et un regard pareil à un dard, Préret, Fivaire, Bernoux et Belmond sortaient du café Petitclerc, l'allure hésitante. Ils avaient dû trinquer à plusieurs reprises à la santé de l'ennui, le second avait peut-être fait affaire, vendu quelque arme à vil prix à un amateur de passage ou à un professionnel roulé dans la farine. Mathias s'était gaussé devant l'expression de leurs visages, mélange de

stupéfaction et d'hébétude. Les uns avaient saisi le bras des autres, comme pour s'assurer qu'ils n'avaient pas fait un cauchemar, que c'était bien le fils Grewicz qui se repointait, pas peu fier, ne cherchant pas même à se faire tout petit. Ils avaient tout de suite reconnu les yeux vairons et ce sourire qui vous aiguillonne ; il chialait comme un agneau égaré lorsqu'il avait décanillé cette nuit-là, mais cette fois il avait rangé son mouchoir : il ne chialait plus, il souriait, il riait même, un comble. Bon sang, ça ne sentait pas bon, il était urgent de prévenir les autres.

Le sentier monte rude jusqu'aux ruines. Au pied du donjon dont le pan droit est fissuré de haut en bas mais épargné pour moitié par les ravages des siècles, Mathias reprend son souffle, réajuste son bandage. La douleur est moins forte. Avec son couteau, il découpe un bout de pansement bruni par le sang, l'accroche à un épineux, bien en vue. S'il n'y a pas de vent, il sera toujours là lorsque la horde reviendra. Plus loin, à hauteur de ce qu'il reste de la poterne, entre deux pierres blondes d'où s'ensauve une couleuvre, il laisse tomber trois centimètres carrés d'ourlet de son pantalon qu'il a préalablement froissés, déchirés. Puis, sur une pierre aussi ronde qu'un galet, parmi un récent éboulis, Mathias abandonne un peu de sang qui, en tombant, prend la forme d'une étoile. Un

jeu de piste pour les chasseurs qui ne manqueront pas de triompher en désignant les traces, iront plus loin, mais finiront par tourner en rond et s'enliseront comme dans des sables mouvants. Ce serait si bon de voir les uns après les autres avalés par les éléments! Mathias va leur faire faire un petit tour des ruines une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce qu'ils aient le tournis, qu'ils finissent tous par se retrouver nez à nez en finissant, excédés, par se traiter de tous les noms. Et de là-haut où il sera posté, il les verra repartir bredouilles, pestant, bougonnant, Bernoux le fusil en l'air comme pour célébrer la victoire qu'il n'a pas décrochée, Fivaire arrimé à lui, regardant ses bottes griffées par les ronces, une paire qu'il chausse pour les grandes occasions comme on enfle son costume du dimanche, abîmée pour rien, pour un youpin qu'on n'a pas pu dénicher.

Mathias hisse son paquetage sur son dos, mouvement qui déplaît à sa blessure, et gagne la crête dite de Triste-Dieu brûlée par le soleil revenu en force, et qu'on atteint après avoir traversé le bois des Ebrèges, plus étendu et plus touffu que celui des Milaudes. Mathias se souvient en riant dans sa barbe qu'à l'époque les Brissoliens n'aimaient guère s'y aventurer. De mauvaises ombres hanteraient à la tombée de la nuit les mares stagnantes et, plus haut, les deux cascades dont les eaux dégringolent. Une sacrée descente, jusqu'à la Tournèze.

Les choses n'ont guère dû bouger : à Brissole le temps ne change rien aux croyances.

C'est là qu'il décide de s'arrêter, au pied d'un rocher au sommet duquel il pourra se hisser en cas de besoin et qui, surtout, le dissimule et lui assure une protection, telle une armure surdimensionnée. Un observatoire parfait pour observer le manège de Préret et son armée de pacotille.

Emporté par la fatigue, les élancements à son bras, chauffé par le soleil et tenaillé par la faim et la soif, il s'est assoupi sans s'en rendre compte. Il se réveille d'un coup, oppressé. S'ils l'avaient surpris, s'ils étaient là autour de lui, cachés dans les fougères et derrière les sapins et les chênes, attendant de lui tomber dessus dès qu'il ouvrirait les yeux ? Il se redresse, s'abrite, scrute les alentours. Personne. Et en bas ? Son regard de milan embrasse le décor lentement. Rien. Aucun mouvement dans ce silence approximatif de fin de journée, à peine compromis par les sept coups aigrets du clocher.

Personne ne viendra ce soir. Cela n'augure rien de bon. Ils attaqueront demain à la première heure. En force. Lui aura dormi d'un œil seulement. On ne sait jamais, ils seraient encore capables de tenter un assaut de nuit, et tant pis si leurs lampes-torches les trahissent. Sans doute

sera-t-il plus fatigué qu'eux, d'autant qu'il n'aura rien avalé depuis des heures.

Trouver quelque chose à manger, mais où ? Inspectant les alentours, il tombe sur ce qu'il reste d'un lièvre qu'un renard ou un chien errant a dû abandonner là après en avoir dévoré les meilleurs morceaux. Par chance, une partie des râbles est intacte. Des fourmis commencent à se les approprier.

« Saloperies, dégagez de là ! », gronde Mathias en soulevant la petite carcasse.

La chair ne sent pas très bon. Tant pis, il va falloir faire avec. Mathias réunit du petit bois et des cailloux qu'il dispose en cercle, glisse les bûchettes au milieu et y met le feu avec son briquet. Tout en attisant les braises, une brassée de fougères désagrège le mince filet de fumée – surtout, ne pas se faire repérer par quelque sentinelle capable d'être grimpée en haut de l'église pour inspecter les environs pendant que la lumière le permet encore. En finir le plus vite possible avec la cuisson.

Le morceau est un peu ferme, mais n'a pas mauvais goût ; Mathias le dévore à belles dents, vide la bouteille d'eau qu'il trimbrait dans son sac. Elle est presque chaude. Des framboises sauvages aperçues un peu plus loin lui feront un dessert. Il les déguste une à une, en prenant le temps de les faire rouler dans sa bouche, comme il le faisait lorsqu'il était môme. Adossé au rocher qui rappelle

un menhir, il interroge le ciel que les flaques violacées de la nuit envahissent. Bientôt, il ne reste plus rien de la dernière clarté du jour. L'étoile du Berger pointe, suivie d'une autre, puis d'une troisième. La nuit devrait être belle, mais fraîche. Un vent léger agite les herbes, les fleurs, les feuillages alentour. Mathias avise un bouquet d'arbrisseaux à une dizaine de mètres. C'est là qu'il décide de s'installer pour dormir. Il réunit des brassées de fougères mêlées à de l'herbe et à un restant de fourrage oublié là, cela lui fera un lit acceptable. Il en a connu de plus rudes. Il extirpe de son sac le seul pull qu'il possède, l'enfile, puis s'allonge sous son blouson et le plaid qui l'a toujours suivi dans ses pérégrinations.

Pour se rassurer, il met la main sur le vieil automatique espagnol que son grand-père lui avait donné. Il ne l'a utilisé qu'une fois, pour tuer un lièvre. La balle était un peu trop grosse, Mathias avait eu l'impression de manger de la bouillie. Une dernière inspection du ciel où certaines étoiles clignotantes ressemblent à de minifusées de feu d'artifice, les appels répétés d'un hibou, et Mathias tombe dans l'engourdissement qui précède le sommeil.

# 3

Comme lors d'une immense battue, le groupe progresse dans les prairies qui séparent Brissole du bois des Milaudes, brandissant carabines, bâtons, fourches. Une petite armée. Un reste de division en déroute. Mais ces « soldats »-là ne fuient pas l'ennemi qu'ils n'ont pu contrer, ils avancent hardiment avec à la bouche et dans la tête le même cri de guerre : Grévisse-Écrevisse. Les menaces fusent : « On arrive, on va te faire la peau, démon ! On va te faire passer le goût de faire tes tours de magie noire ! T'aurais pas dû louper ton coup !... »

Ils s'enfoncent dans le bois pour réapparaître cinq minutes plus tard au bord du sentier qui conduit au château. Mathias les distingue nettement : ils ont le nez levé vers le ciel. S'ils ne pensent pas qu'il ait pu se réfugier dans les ruines, les indices devraient les faire revenir sur leur idée. Gagné ! Fivaire a repéré le morceau

de pansement taché de sang ; il le montre aux autres.  
Le vent porte leurs voix.

« Il est blessé, on a vu juste ! jubile l'ancien cheminot.

– Fouillez-moi ce château en miettes, commande Preret, il est planqué là-dedans, c'est certain. Il est peut-être même allongé quelque part après avoir tourné de l'œil.

– Ouais, ricane un autre, il doit pas être beau à voir, le sorcier de mes deux !

– Encore du sang, sur cette pierre, là, s'époumone Bernoux. Il a pris cher ! »

Du haut de son promontoire, mais suffisamment en retrait pour ne pas être repéré, Mathias voit la horde parcourir les ruines, reniflant pire que ses chiens, lesquels n'ont pas l'air excités par l'exercice.

« On trouve rien nom de Dieu, grondent plusieurs chasseurs. Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Il a pourtant pas pu aller loin avec une cartouche dans le coffre, siffle Belmond.

– Il s'est peut-être barré loin quand même, glisse Fivaire. Haussement d'épaules de Bernoux.

– Tais-toi donc et refais le tour du pâté de maisons. Et vous autres aussi, allez ! Et puis, faites sentir ce bout de pansement et le sang aux chiens, on les a pas emmenés pour jouer à cache-cache. »

Les traqueurs font trois fois, quatre fois, comme il l'avait prévu, le tour des vestiges. Certains butent sur

une pierre, provoquent de miniglissements de terrain qui leur arrachent des cris de frayeur et des jurons. Forcenés, mais poltrons comme pas possible! sourit Mathias. Ce qui l'inquiète, pourtant, ce sont les regards que Préret promène sur les hauteurs, la crête de Triste-Dieu, le bois des Ebrèges, puis sur les blocs de pierre dispersés mais solidement plantés, tel un rempart, qui dominent le paysage et constituent une fin de territoire. Après, c'est Lalonde, Bersang, des villages avec lesquels Grewicz n'a rien à voir, aucun compte à régler. Pourquoi serait-il allé là-bas puisque, c'est certain, il retentera quelque chose contre Brissole? Dans le bois des Ebrèges, voilà où il se terre, le Grévisse; voilà où on va le trouver, sa sale face de rat balaféré contre terre, et où on n'aura plus qu'à l'achever en le trucidant de bon cœur.

« Là-haut, les gars! hurle Bernoux. Il est là-haut, c'est sûr! On y va. »

L'ancien cheminot le regarde.

« Pour aller là-haut, comme tu dis, faut traverser le bois des Ebrèges, Et pas question que j'y mette les pieds. Tu sais comme moi que... »

– Nous non plus, enchaînent les autres. On a déjà assez de la malédiction de cette fripouille, on va pas se chercher d'autres ennuis. »

Bernoux et Préret haussent les épaules, posent brutalement la crosse de leur carabine sur le sol.

« Bon sang, quel âge vous avez pour croire encore à ces sornettes?! Un bois maudit, des mares d'où remontent des cadavres... Et quoi encore? C'est des racontars, tout ça. »

Soulange aussi a la tremblote.

« Que tu dis. Mon beau-frère a attrapé la maladie en se pointant là-bas pour récupérer un de ses moutons qui s'était égaré. Vous le savez tous, quand même! »

Et les autres d'acquiescer.

« Et ça se dit chasseurs, grommelle Préret. Dites plutôt que vous avez peur qu'Écrevisse, en pleine forme contrairement à ce qu'on croit, vous saute à la gorge comme un loup! Trouille ou pas, je m'en fous, j'y vais. Je le lâcherai pas. Il va payer pour ce que son grand-père m'a fait, ce vieux sorcier. Ma main à couper qu'il se planque sous notre nez, qu'il a pas dévalé vers l'autre côté.

– C'est ce que je pense aussi, appuie Bernoux. Je regrette qu'on ait fait demi-tour hier, tout ça parce que nos chiens n'avaient rien trouvé. Qui vient avec nous? Fivaire... Lotrain... Belmond... Allez, rassemblement! »

Mais seul Lotrain ramasse la fourche qu'il avait lâchée sur les pâquerettes. Belmond, Soulange, eux, font demi-tour. Deux minutes plus tard, Fivaire consent à revenir. C'est le Grévisse qu'on traque comme une bête, il ne peut quand même pas rater ce rendez-vous.

Ce qui reste de la cohorte s'avance vers le bois des Ebrèges. Mathias calcule, inquiet : n'ayant rien trouvé sous les frondaisons après avoir sondé avec une branche les trois mares qu'abrite le lieu, les cinq équarisseurs – s'il en reste bien cinq après la traversée du lieu « maudit » – vont pousser et se trouver nez à nez avec lui...

Il existe bien une solution... Une cascade dégringole des derniers rochers qui ressemblent à des pattes d'éléphant. On ne peut pas grimper plus haut. Il y a seulement quelques arbres qui les coiffent, puis plus rien, que l'azur et le ciel. Un véritable torrent s'abat d'une vingtaine de mètres sur une largeur de cinq ou six... Derrière cette avalanche bouillonnante, une grotte inaccessible au commun des mortels. Mais si lui, Mathias, parvenait à y pénétrer ? Les autres ne viendraient jamais le chercher dans cette caverne troglodytique à l'entrée semblable à une coquille d'huître géante.

Mathias ramasse son paquetage et fonce en direction de la cascade. Parvenu devant le flot impétueux, conjuguant rapidité de réflexion – l'ennemi ne va pas tarder – et effort de concentration, les yeux levés vers le ciel, il tend les bras vers l'eau crépitante et balbutie quelques mots. Malgré l'extrême fraîcheur, des gouttes de sueur glissent le long de ses tempes. Les aboiements des chiens se rapprochent, dans deux ou trois minutes il sera trop tard, ils débusqueront

le « gibier » et alerteront les chasseurs. « Pourquoi est-ce que ça ne donne rien ? s'affole Mathias. Pourquoi cette maudite rivière à la tête en bas ne m'entend-elle pas ? » Plus qu'une minute. Il revoit grand-père Stanislas, sollicite son aide. Le vieil homme lui sourit. Tout à coup le déluge s'apaise, l'eau, tel un rideau que l'on écarte d'une main prudente, s'entrouvre, libérant un passage étroit, battu par les éléments. Mathias s'y précipite, tête baissée, son barda agrippé d'une poigne solide. Le geste lui arrache une grimace, fichue blessure ! La température, les gouttes, les éclaboussures, le froid s'abattent sur lui, le saisissent à la gorge. Peu importe. Il faut à présent que le passage se referme, que le flot retrouve sa vigueur, et que la meute, hommes et chiens côte à côte, n'y voie rien. Au terme du même cérémonial que précédemment ; cette fois en quelques secondes, l'eau reprend toute la place, le fracas cogne de plus belle.

À l'abri derrière l'eau mordorée par endroits le cœur battant à tout rompre, Mathias devine les silhouettes désordonnées, les chiens qui, truffe au vent, essaient de localiser leur proie. En vain. La cascade et ses paquets glacés qui tombent comme des pierres dans la rivière qu'ils alimentent à grand bruit leur font perdre leurs moyens. L'un d'eux, un braque roux, gémit devant l'écume. Mathias frissonne. Pourvu que l'animal n'attire

pas l'attention de Préret et sa bande, leur donnant l'idée de s'approcher... Non, il fait demi-tour et rejoint en jappant ses congénères qui tournent et tournent encore autour du grand rocher derrière lequel Mathias avait fait halte. Un autre file en direction des arbustes au pied desquels Mathias a passé la nuit. Les herbes couchées attirent les regards.

« Il est passé par là, c'est sûr, triomphe Préret. Il y a peut-être même dormi avant de filer. Il n'est sûrement pas loin, avec la douceur qu'on lui a collée dans le bras!

– Pas loin, pas loin, mais où? grogne Lotrain. On a regardé partout dans ce fichu bois qui pue la maladie et la mort, on a rien vu qui ressemble au Grévisse. »

L'ancien cheminot affiche un sourire qui le fait ressembler à une belette.

« Il a débordé vers Lalonde ou Bersang, comme on disait. Pour brouiller les pistes. Peut-être que comme il a raté son coup, on le reverra pas de sitôt. »

Préret hausse les épaules.

« On voit bien que tu le connais pas comme il faudrait, le Grévisse. Et que tu connaissais pas sa famille. Une vraie tête de pioche, comme son père. Comme le vieux, aussi. Et sa mère, une travailleuse qui faisait pas que travailler. Elle espionnait les autres, avec ses regards tout souriants par en dessous pour savoir ce qu'ils faisaient,

comment ils s’y prenaient pour avoir un beau cheptel. Ils y connaissaient rien, au début, les Grewicz, il a bien fallu qu’ils apprennent!»

Le rire de Préret sonne faux.

« Des nuisibles, voilà ce que c’était et que c’est encore. Des cafards, des scolopendres, des chenilles processionnaires, des...

– Oui, bon, tu vas pas nous sortir une encyclopédie, le houspille Bernoux à qui l’énervement met le feu aux tempes. Qu’est-ce qu’on fait à présent qu’on court après un fantôme?»

Fivaire ricane.

« Moi, les fantômes, je sais qu’on peut pas les attraper. Vaut mieux attendre que celui-là revienne se mettre dans la gueule de loup.»

Bernoux le considère, songeur. Et Préret suit du regard les chiens, qui jouent à se mordiller.

« Demi-tour alors, lâche ce dernier. On a plus que ça à faire. Il lance, mains en porte-voix, en direction de nulle part: « Mais on t’oublie pas pour autant, balafre! Tu perds rien pour attendre! Où que tu te planques, on te prendra au collet un jour ou l’autre!» Là-dessus, les trois types se remettent en marche en direction de la forêt aux légendes, les chiens courant, aboyant comme si c’était jour de fête et de gamelles remplies à ras bord.

« Et dire qu'il faut retraverser cette fichue forêt, grommelle Fivaire que la peur saisit de nouveau. Tout ça pour rien. »

Préret et Bernoux font ceux qui n'ont rien entendu. Imbécile de Fivaire. Quant aux poltrons comme Belmond et Soulange, avec leurs airs de dépeceurs et même de bourreaux : des froussards oui ! Bernoux a du mal à croire que le grand-père de Belmond ait été décoré en 14-18 et que son père ait fait partie de la Résistance. Comme quoi, bon sang peut mentir.